Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

17 | 1997

Les fonds d'archives André Danzin (1919-) et Louis
Leprince-Ringuet (1901-2000)

De la rencontre d'un historien à la remise d'un fonds d'archives à la SABIX

André Danzin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/813>

DOI : 10.4000/sabix.813

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1997

Pagination : 15-18

ISBN : ISSN 2114-2130

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

André Danzin, « De la rencontre d'un historien à la remise d'un fonds d'archives à la SABIX », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 17 | 1997, mis en ligne le 13 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/813> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.813>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© SABIX

De la rencontre d'un historien à la remise d'un fonds d'archives à la SABIX

André Danzin

- 1 Une carrière est faite d'efforts inscrits dans la continuité, avec de temps à autre la surprise des chocs du hasard. Ces collisions des événements se produisent dans l'inattendu. Elles donnent parfois d'heureux fruits et participent alors à la collecte du bonheur qui, par fragments, éclaire une vie. Ce sentiment domine mon esprit au moment où je rédige ces lignes à la demande de Maurice Bernard (X48), président de la SABIX, en me rappelant mon premier contact avec François Jacq (X86).
- 2 Un ensemble de documents, émis ou reçus au cours de la période 1943-1972, témoigne de la continuité de ma carrière à la Compagnie Générale de TSF (CSF) commencée comme ingénieur de recherche et terminée en qualité de Vice-président Directeur Général de Thomson-CSF. Le mérite de cette accumulation d'archives est dû à ma secrétaire, Madame Yvonne Bouleau. Baignée dans la technique puisqu'épouse d'un ingénieur du CEA, elle avait été elle-même formée par la recherche expérimentale jusqu'au jour où une blessure de la main lui fit quitter les manipulations techniques pour se convertir dans un secrétariat de direction. Ainsi s'accumulèrent d'année en année, une cinquantaine de caisses où les notes de service, les articles scientifiques et les considérations générales, les comptes-rendus de conseils d'administration et de direction, les résumés de conversations avec les tiers, les brevets et les bilans, les projets et les contrats se trouvent classés par rubriques chronologiques et par spécialités. Ce fonds documentaire auquel personne, y compris moi-même, ne prenait intérêt m'a suivi dans mes différents postes dans une croissance ininterrompue et se prolongea lorsque je pris la direction de l'IRIA (1972-1980).
- 3 Peu soucieux de me retourner vers mon passé car trop sollicité par l'avenir, je considérais ces archives comme des reliques que je devais respecter car elles témoignaient du labeur d'un grand nombre d'hommes que j'avais servis, commandés ou côtoyés. Le sort probable de ces papiers était de se noyer dans les brumes de l'histoire

avant leur inévitable destruction. En attendant, le sentiment fétichiste que je leur portais m'avait fait demander à mes successeurs à la tête de l'INRIA¹ de les entreposer dans un bâtiment salubre. Je suis heureux de leur exprimer ici ma reconnaissance pour ce sommeil accordé à mes documents.

- 4 L'imprévu survint en la personne de François Jacq en 1991. Jeune X-Mines, il me dit son désir de faire oeuvre d'historien des sciences en soutenant une thèse de doctorat. Il voulait étudier l'évolution des industries de pointe dans la France de l'après-deuxième guerre mondiale. L'aventure de la CSF l'intéressait par le caractère exceptionnel de son développement basé sur une recherche autonome dans un domaine dominé par l'innovation scientifique et technique. Pour une société de capitaux privés, l'expérience était marquée par l'originalité. François Jacq me demandait mes conseils et souhaitait situer les sources d'une documentation.
- 5 La Belle au Bois dormant, réveillée par son prince charmant, n'a pas dû être plus surprise que je le fus ce jour là. Je m'entendis répondre que, quelque part au centre de l'INRIA à Voluceau, il pourrait, en effet, consulter un lot volumineux de documents.
 « Si, du moins, ajoutais-je, vous pouvez en faire votre profit car l'information est foisonnante, allant du détail sans intérêt sur la vie d'un laboratoire et des filiales qui l'entouraient, à quelques papiers majeurs relatifs aux relations du groupe CSF et de l'État ».
- 6 La seule chose sûre était la perfection du classement, dont je n'avais aucun mérite.
- 7 Mais tout cela pourrait-il être consulté ? Existaient-elles encore ces archives ? L'archiviste de l'INRIA, Claude Heratchian, voulut bien me rassurer. Il était soulagé d'apprendre que ces caisses, sur l'avenir desquelles il s'était plusieurs fois interrogé, allaient être utilisées. Il espérait qu'on s'acheminerait ainsi vers leur transfert en d'autres lieux car la place manquait. A ce moment, je ne faisais aucune différence entre mes articles du privé (1943-1972) et du public (1972-1980).
- 8 Nous installâmes François Jacq, Heratchian et moi-même, dans un petit réduit attenant au local d'archives et c'est là qu'il fit, au gré de son temps disponible, le dépouillement du volume énorme de papiers qui étaient offerts à sa consommation.
- 9 Je revois, par la pensée, l'après-midi de cette mise en route. Une indiscutable émotion m'avait saisi. Il n'est pas facile de laisser un tiers jeter un regard fureteur dans un passé où rien n'a été dissimulé, où tout est témoignage d'événements vécus au jour le jour dans les joies de la réussite ou dans la déception des échecs². Avais-je raison d'orienter ce jeune camarade vers une lecture certainement fastidieuse et peut-être stérile ? L'aventure que j'avais vécue à la CSF valait-elle qu'on lui consacraît tant de temps précieux au début de la carrière d'un jeune ingénieur des Mines ? Etais-je vraiment autorisé à lever le voile sur des confidences qui ne m'appartenaient pas en propre, sur les détails des activités d'une entreprise, qui confinaient au secret de la propriété industrielle ? Je me rassurai : la confiance était née de mes entretiens avec François Jacq. Intelligent, sérieux, équilibré, curieux du passé afin de comprendre l'avenir, soucieux d'écoute et d'objectivité, alimenté par beaucoup d'autres sources, mon interlocuteur me paraissait le partenaire idéal pour une exploration de cette nature. Il saurait situer le cas particulier de la CSF comme révélateur du contexte de l'après-guerre dans l'effort national de reconstruction de nos industries. Cette réflexion me donnait la mesure du dépassement de mon cas personnel. J'avais été témoin, souvent acteur, d'études conduites par de grands organismes professionnels ou nationaux tels que la FIEE³, le Commissariat général au Plan au moment où le Général de Gaulle parlait

« d'ardente obligation », la DGRST⁴ en qualité de vice-président du CCRST, la Commission PEON, la Commission SAINT-GEOURS, etc. La CSF vivait dans l'intimité des programmes de la Défense, de la DRME⁵, du CEA., du CNET⁶ et, dans une moindre mesure, du CNRS. Nous avons des relations suivies avec la plupart des groupes européens et américains, où se mêlaient les heurts de concurrence, les accords de brevets, les coopérations (PHILIPS, TELEFUNKEN, SIEMENS, GEC, PLESSEY, BELL LABS, RCA, RAYTHEON, etc...) sans parler des contacts avec les homologues français notamment CGE et THOMSON. Nous avons exporté, fabriqué des produits ou vendu des usines « clés en main » dans le monde entier. Mes archives sont ouvertes à tous ces univers. Elles livrent des renseignements anecdotiques à partir desquels un historien peut déduire des modes de comportement et les illustrer.

- 10 François Jacq travailla dans le silence pendant de longs mois au cours desquels nous eûmes de rares entretiens. Je pris garde de ne pas influencer ses jugements et je découvris le résultat de son étude lorsqu'il me fit l'honneur de m'associer au jury de sa soutenance de thèse le 13 mai 1996. La CSF occupe une place importante dans la rédaction de son mémoire (215 pages soit plus de 25 %).
- 11 Dès la première lecture, je fus saisi par la vie qu'avait su mettre l'auteur dans son récit. Dans ce texte, les acteurs revivent, avec leurs grandeurs et leurs petitesse, leurs passions, notamment celles formées par la défaite de 1940, les heurts de culture ou de caractère qui les opposaient en dépit du respect mutuel qu'ils se portaient, et de la forte imprégnation de « patriotisme d'entreprise » qui les rassemblait. François Jacq n'est pas seulement un historien.
- 12 S'il en prenait le temps, il serait aussi un remarquable romancier. Jamais je n'aurais pensé, qu'à partir d'archives aussi techniques, on pût à ce point dévoiler les caractères. Cette remarque est importante : dans la conduite des affaires, la rationalité est loin d'être le facteur décisionnel dominant ; il y a les ambitions des personnes... et l'air du temps.
- 13 Un jeune X-Mines se doit d'explicitier sans erreur les stratégies techniques, en dépit de leurs subtilités. Pari difficile compte tenu de l'étendue du spectre de connaissances scientifiques que mobilisent les matériaux et les composants pour l'électronique. François Jacq y parvient avec une compétence remarquable. Il met en lumière, dans la durée, les mutations les plus importantes de la pensée sur l'évolution des technologies depuis les tubes à vide jusqu'aux semi-conducteurs, aux matériaux à propriétés non linéaires et à leurs applications. Son analyse de la période 1945-1965 montre que la CSF a presque sans exception su définir à l'avance les domaines sur lesquels devaient être concentrés les efforts de recherche et anticiper au juste moment en pratiquant parfois une politique de retard contrôlé afin d'économiser les frais des premiers tâtonnements (lancement des recherches sur les transistors avec Claude Dugas, Pierre Aigrain et Jean-Pierre Vasseur).
- 14 L'historien, à raison, s'attache en effet aux hommes. Plus particulièrement, il fait revivre Maurice Ponte dont la personnalité domine l'histoire de l'électronique française entre 1935 et 1965. Ancien élève de Normale Supérieure Maurice Ponte joua un rôle éminent dans l'orientation et les structures de la politique scientifique et technique nationale. Président de l'un des premiers CCRST, il prit une part majeure à l'ensemble des réformes préparées pour P. Mendes-France et mises en place au cours des premières années de la V^{ème} République.

- 15 Le jugement de François Jacq dépasse la recherche. Il embrasse les problèmes capitaux du développement, de l'industrialisation et de la création de filiales spécialisées. Il démonte, avec beaucoup de sens critique, les errements qui ont présidé au lancement de l'usine de diodes et de transistors et les conséquences graves de certains échecs. Il salue au passage le redressement effectué par Henri Lerognon (X39) et ses équipes de Saint-Egrève. On peut cependant lire, en filigrane d'un texte qui se veut dominé par la froide objectivité de l'historien, un attachement affectif à ces hommes qui en présence des forces impitoyables du marché, ont choisi de faire dépendre leur réussite industrielle des ressources des laboratoires qu'ils contrôlent et des alliances d'échanges qu'ils construisent à partir de leurs succès techniques. Comment a-t-on pu engager, contre le scepticisme des milieux d'affaires, un pari aussi risqué ? Le gagner ou le perdre selon les spécialités et les circonstances ? Comment furent créés, presque *ex nihilo*, des milliers d'emplois ? Quelles leçons pour l'avenir ? La thèse de François Jacq, avec beaucoup de prudence et d'interrogations, essaie d'éclaircir ces questions dont l'actualité est plus brûlante que jamais aujourd'hui, en cette fin du XX^{ème} siècle dominée par le phénomène de mondialisation.
- 16 Me retournant vers le passé, je voudrais dire que le risque accepté ne participait d'aucune naïveté. Nous n'ignorions rien de la puissance des concurrents. Les Américains étaient perçus par tous comme la source idéale du savoir faire. Leurs entreprises vendaient brevets, équipements et tours de main. Mais nous jugions inacceptables les restrictions de territoires géographiques imposées par les contrats de licence, et les retards systématiques induits par la dépendance des progrès de fournisseurs extérieurs. Nous ne sortions pas d'une longue période d'occupation pour voir restreindre nos libertés et accepter la soumission à des groupes dominants. Nous jugions d'ailleurs que nous n'avions pas le choix. Car coincés entre la concurrence américaine favorisée par les aides des programmes fédéraux et la concurrence naissante des pays à bas salaires, nous devions pouvoir exporter ou implanter des usines partout dans le monde où bon nous semblerait afin d'atteindre les seuils de volumes compétitifs dans les productions de masse. Nous étions donc acculés, compte tenu de notre relative faiblesse, à imaginer et à mettre en réalisation une seule hypothèse de réussite : parvenir à une symbiose avec l'Etat à la manière dont se construisaient alors les industries françaises dans le domaine des grands programmes de l'énergie, du nucléaire, de la sidérurgie, de la pétrochimie, de l'aéronautique et des télécommunications. Nous n'avons réussi cette symbiose, non sans quelques heurts, qu'avec l'armement électronique et dans le seul domaine des systèmes d'armes. François Jacq montre, avec une singulière acuité, quels efforts nous avons prodigués et quels furent les obstacles sur notre route. Son analyse s'arrête à 1965. Fin 1971, l'échec final fut prononcé par le renoncement du ministère de l'Industrie à lancer un Plan composants électroniques. La décolonisation des emplois de nos usines européennes vers d'autres concurrents ou vers d'autres continents était amorcée.
- 17 L'analyse de François Jacq éclaire remarquablement ce sujet grave des relations entre les grandes industries de pointe et l'Etat. Elle reste cependant inachevée. Il faudrait faire entrer en scène les acteurs de l'industrie des « rentes de situations », peu soucieux de voir la C.S.F. admise au partage du gâteau. Il faudrait aussi comprendre pourquoi tant d'obstacles culturels se sont levés.
- 18 Les hauts responsables de l'Etat, particulièrement les corps principaux issus de l'Ecole polytechnique - à cette époque l'intervention des énarques ne jouait pas - étaient

admirablement formés à comprendre les nécessités de l'armement, de l'énergie, des industries lourdes et des transports. Rien ne les préparait à anticiper sur le mouvement irréversible des activités immatérielles qu'annonçaient les débuts de l'électronique et de l'informatique. Lorsque j'observe les lenteurs françaises à prendre des décisions et à innover les structures pour faire face aux défis de la civilisation INTERNET, je me demande si le même phénomène d'inadaptation culturelle ne se manifeste pas une fois de plus dans notre pays. Quant à la naïveté, elle me paraît omniprésente dans les déclarations des partisans extrêmes du libéralisme qui semblent ignorer les effets de symbiose entre les industriels et les grands programmes militaires et spatiaux américains et qui refusent dogmatiquement toutes mesures de protection. Si j'avais à le faire, je plaiderais de nouveau, pour la France et pour l'Union européenne, l'option que la CSF avait délibérément choisie.

- 19 Peu d'entrepreneurs ont créé autant de postes de travail que nous avons su le faire. Nous sommes partis d'une cellule de recherche clandestinement constituée par M. Ponte sous l'occupation. Ces personnels spécialisés dans les matériaux et les composants pour l'électronique et le nucléaire, leur nombre n'a pas cessé de croître exponentiellement. Formés pour la plupart sur place, nous leur avons donné pendant de longues années la garantie d'une carrière. C'est là notre fierté. Le mémoire de François Jacq témoigne de cet effort social : c'est en cela que je l'ai reçu comme une graine de bonheur.
- 20 Et comme un événement heureux n'arrive jamais seul, c'est à ce moment que je reçus de Maurice Bernard, président de la SABIX, la proposition d'héberger mon fonds documentaire à l'Ecole. J'appris alors que je n'étais pas propriétaire de mes archives du temps de l'IRIA. Il reste que les documents qui font l'objet de mon fonds documentaire entreposé à la Bibliothèque de l'Ecole polytechnique couvrent une partie essentielle de l'histoire de l'électronique française, de la fin de la guerre à l'achèvement de la réalisation de la fusion de la CSF avec la Thomson (1972).

NOTES

1. INRIA : Institut National de Recherche en Informatique et en Automatique
2. Mes archives sont telles que les avaient constituées ma secrétaire, Mme Y. Bouleau. En sont absents, quelques notes manuscrites d'échanges avec Maurice Ponte, trop personnelles pour être ouvertes, et l'ensemble des documents SECRET-DEFENSE.
3. FIEE : Fédération des Industries Electriques et Electroniques.
4. DGRST : Direction Générale de la Recherche Scientifique et Technique.
5. DRME : Direction de la Recherche et des Moyens d'Essais.
6. CNET : Centre National d'Etudes des Télécommunications.

AUTEUR

ANDRÉ DANZIN

X39